ART. XXI.—*Note sur les mots Sanscrits composés avec पति.*

Par J. VAN DEN GHEYN, S.J., M.R.A.S.

Le terme पति, maître, seigneur, entre fréquemment comme second membre dans les composés sanscrits. Il n'est pas toujours aisé de se rendre compte de la manière dont les deux parties du mot se sont soudées l'une à l'autre. Plusieurs cas présentent des difficultés qui ont mis la sagacité des grammairiens à la torture.

Nous voulons essayer de légitimer ces anomalies. Évidemment, ce travail ne doit porter que sur les composés dont la forme semble se refuser aux explications traditionnelles. Le plus souvent en effet, les termes sanscrits où entre le mot पति ont été créés sur le modèle des autres composés, c'est-à-dire ou par simple juxtaposition des thèmes (*dvandvas*) ou au moyen d'une désinence casuelle affectant le premier membre et indiquant le rapport qui existe entre les deux parties constitutives (*tatpurushas*).

Ainsi ont été formés : d'après la première méthode, जीवपति, दंपति ;¹ d'après la seconde वाचस्पति, दिवस्पति.

¹ Ce mot दंपति nous fournit l'occasion de réfuter une erreur assez grave commise autrefois par Haug qui rapprochait du sanscrit le zend *dēngpaiti*. Haug faisait de *dēng* une contraction de *damas*, génitif d'un mot supposé *dam* "maison" (comparez *domus* ?). Or c'est là de l'arbitraire le plus complet : il est impossible que *dēng* représente jamais *dam*. Du reste ce dernier mot est inventé par Haug. Enfin le sens de "maître de la maison" donné par Haug à *dēngpaiti* ne saurait convenir à la phrase du Yaçna (xliv. 11 vers. 4). Il n'y est pas du tout question de chef de famille, mais de sage, de docteur de la loi : en tout cas, la version pehlevie donne tort à Haug. L'explication de Justi offre aussi des difficultés. Il pense que *dēng* est pour *dān*, *dān*, accusatif pluriel d'un mot *dā*, qui ne se rencontre que dans l'expression *hudā* (sanskrit सुदा) "doué d'une bonne sagesse." Cette racine *dā* se retrouve dans le grec *δαῶν*, *δαῖναι*, *δέδαα*. Mais encore une fois l'interprétation de Justi se heurte au sens de la phrase dans laquelle entre le mot *dēngpaiti*. Nous croyons préférable de voir dans *dēng* l'accusatif *dām* de *dā* "sagesse," ou même *dān* signifiant "sagesse." Dans ce cas, *dēngpaiti* serait "le maître de la sagesse, le chef de la loi sainte." Nous sommes ainsi d'accord avec la version pehlevie qui rend *dēngpaiti* par docteur, prêtre, connaissant la religion. Quoiqu'il en soit, le mot *dēng* n'en est pas moins un terme fort obscur et notre explication n'est pas autre chose qu'une conjecture plus ou moins plausible.

Les formations de ce genre n'ont besoin d'aucun éclaircissement. Mais il n'en est pas de même pour les six composés suivants: जास्यति, मास्यति, वनस्यति, राधस्यति, ऋतस्यति, रथस्यति. Ces termes résistent aux interprétations générales.

Plusieurs savants linguistes ont déjà tenté l'interprétation de ces mots, toutefois en passant et d'une manière assez incomplète on même peu satisfaisante. Nous voulons aborder la question de front et soumettre à un examen spécial les termes que nous venons de citer.

§ 1. जास्यति, मास्यति.

Il nous paraît convenable de commencer pour ces deux mots et de ne pas les séparer dans cette recherche, parce que leur nature tout à fait similaire permettra de leur appliquer les mêmes principes de solution.

Un mot d'abord sur les éléments formatifs *gnā* et *jā*. Le premier est un terme védique usité surtout au pluriel et signifiant "femme divine, déesse." *Gnāspati*, c'est donc l' "époux d'une déesse." Quant à *jā*, il veut dire "descendant." *Jāspati* par conséquent, c'est le chef de la race.

Il s'agit maintenant d'expliquer les formes *gnās* et *jās* des deux composés.

On a émis l'opinion que dans *gnāspati* l's doit se prendre comme lettre intercalée et l'on affirmait que souvent dans le Vēda les consonnes *p* ou *k* admettent devant elles l'une des sifflantes, dentale ou linguale, comme on le voit par les noms propres *Brhaspati*, *Brahmaṇaspati*. Cependant dans l'exemple en question on reconnaissait une attraction plus forte que celle de ce genre de *Sandhi*, attraction qui aurait lié euphoni- quement la sifflante *s* au son labial du *p* suivant.

Cette première explication est de tout point insuffisante. En effet pour bien des cas où la raison d'euphonie supposée existe, on ne constate pas d'insertion de sifflante. N'a-t-on pas *aṣṭvapati*, *dāsapati*? Bien plus. Comment justifier *jāspati* par la nécessité de l'intercalation d'une sifflante alors que le composé *prajāpati* vient évidemment contredire cette prétendue nécessité? Quant aux exemples cités de *Brhaspati*,

Brahmaṇaspati, ce sont des composés du genre *tatpurusha*, car *br̥has* et *brahmaṇas* sont respectivement les génitifs de *br̥h* et de *brahman*.

Grassmann voyait dans *jās* le nominatif de *jā* : aussi traduisait-il *jāspati* par la périphrase suivante "la maison et son chef."¹

Mais les règles de la composition des mots en sanscrit s'opposent à cette manière de voir. En effet aucun composé n'admet les mots au nominatif. Ou bien deux mots unissent leurs thèmes et le second seul prend les désinences casuelles ; c'est le cas des composés *dvandvas* ; ou bien il y a un rapport entre les deux membres, rapport exprimé par une flexion du premier ; ce sont les composés *tatpurushas*.

Voilà pourquoi, il n'y a, quant aux formes *gnāspati* et *jāspati*, que deux interprétations possibles, vu la formation ordinaire des composés sanscrits. *Gnās*, *jās* sont des génitifs, ou bien ils sont respectivement les thèmes des mots *gnā* et *jā*.

Ces deux explications ont été enseignées. Dans son *Dictionnaire*, Monier Williams prétend que *gnās* est un génitif abrégé, "*a shortened genitive*." Il est moins affirmatif quand il s'agit de *jās*, car il note son opinion d'un point d'interrogation.² Mais la plupart des auteurs, comme Pictet,³ Böhtlingk et Roth,⁴ Lanman,⁵ sont unanimes à voir dans *jās* le génitif de *jā*.

Il est certain qu'il manque seulement à *gnās* et *jās*, pour être réguliers, d'avoir l'*a* bref au lieu de l'*ā* long, car le génitif classique est *gnas*, *jas*. Peut-être les anomalies ou plutôt les divergences de la déclinaison védique suffisent-elles à rendre compte de ce léger écart ?

L'école philologique contemporaine voit dans les formes *gnās* et *jās* la racine des mots *gnā* et *jā*. "Si l'on a égard, dit Johann Schmidt, à ce qu'enseigne Brugman de l'origine des formes comme *ushām* et *ushās* qu'il croit issues de **ushās-m*, **ushas-ns*, et de l'existence d'un thème *ushā*, on ne peut con-

¹ *Wörterbuch zum Rig-Veda*, p. 485.

² *Sanskrit-English Dictionary*, sub verbo.

³ *Les Aryas primitifs*, t. iii. p. 381, 2nd. éd.

⁴ *Dictionnaire de St.-Petersbourg*, sub verbo *jāspati*.

⁵ *On Noun-Inflection in the Veda*, p. 448.

venablement douter que la racine du mot *jās* soit *jās* et non *jā*, qu'elle a gardé la sifflante dans les composés primitifs où celle-ci était protégée par *p*, mais l'a perdue régulièrement devant *m* et *ns*, et par suite *jās* a été assimilé par analogie aux thèmes en *ā* dont il se rapprochait du reste par le genre."¹

L'hypothèse d'une racine *jās* se fortifie encore du fait de l'existence du génitif *prajasas*, comme l'indique du reste le Dr. Schmidt; mais il aurait pu faire remarquer encore que la langue sanscrite possède plusieurs autres racines monosyllabiques en *ās*; telles sont *bhās* "lumière," qui a fourni le composé *bhāspati*, similaire de *jāspati*; *kās*, "toux"; *mās* "lune";² *ṣās* "chantre." Pour ces raisons nous pensons devoir nous rallier à l'explication du Dr. Schmidt, quant à *jāspati*.

Mais faut-il en dire autant de *gnās*? Telle n'est pas notre conviction, car la solution précédente ne nous paraît pas présenter un caractère d'universalité suffisante pour pouvoir être appliquée à d'autres cas. C'est sans contredit la forme *prajasas*, qui constitue à nos yeux la preuve la plus solide de l'existence d'un thème *jās*.

Pour *gnās*, nous ne possédons pas cette preuve. Il est donc nécessaire de recourir à une autre interprétation.

Monier Williams nous paraît être dans le vrai en disant que *gnās* est un vrai génitif, mais il n'a pas démontré cette assertion. Essayons de fournir cette démonstration.

Grassmann, dans son *Wörterbuch zum Rig-Veda*,³ fait une remarque très juste et qui nous semble ouvrir la voie à une solution satisfaisante. "Les formes *gnās*, *gnām*, dit-il, ainsi que *gnās* dans *gnāspati* doivent être prononcées plutôt en deux émissions de voix, comme *ganās*, *ganām*." Et conséquemment à cette observation, il met entre parenthèse, comme moins correcte, la forme *gnāspati* pour donner *ganāspati*. Pourtant ce dernier mot ne se rencontre pas dans le Rig-Véda; il est créé par l'auteur. Lanman se rallie à cette explica-

¹ *Zeitschrift für vergl. Sprachforschung*, B. xxv. 1 heft, p. 15.

² Lanman dit que *mās* de *mā* pourrait être le vestige d'une ancienne forme de participe. *On Noun-Inflection*, p. 492.

³ P. 415.

tion. “Le prétendu génitif $g(a)nās$ de *gnās-pati* a les mêmes anomalies que *jās*.”

A notre sens donc, *ganaspati* était l'exacte physionomie du mot et nous faisons de *ganas* le génitif de *ganā* que nous croyons être la forme primitive de *gna*. On ne remarque pas sans un certain étonnement que presque tous les idiomes congénères attestent l'existence d'une forme analogue à *ganā*. Le zend a *ghena*, contracté plus tard en *ghnā*; en vieux-prussien on trouve *ganna*, en slovène *shena* devenu *zona* pour le polonais. En gothique, il y a *qinō*; dans l'ancien haut-allemand *chēna*, *chona* et enfin le grec fournit γυνή, en dorien γανά, ce qui nous ramène à la forme primitive.

§ 2. वनस्यति, रथस्यति, राधस्यति.

Comme on sait, le mot वनस्यति signifie “le maître de la forêt,” c'est-à-dire la plante par excellence. Le fameux dieu Sôma est invoqué sous ce nom à cause de son emploi comme plante sacrée dans les cérémonies du culte.

A première vue, on ne conçoit pas trop le mode de formation de ce composé puisque le sanscrit emploie le mot *vana* pour désigner la forêt. Il faudrait régulièrement *vanapati*.

M. Regnaud a éludé la difficulté qui se rencontre dans les termes que nous étudions en ce moment. Il suppose que *vanaspati* est composé de *vana* et de *spati*, forme primitive de *pati*. Pour lui cette hypothèse se fortifie du parallélisme que nous aurions en grec dans $\pi\omicron$ de $\pi\acute{o}\varsigma$ et $\sigma\pi\omicron$ de $\delta\epsilon\text{-}\sigma\pi\acute{o}\tau\eta\varsigma$, mais le latin *sponte* rend surtout cette conjecture plausible à ses yeux.¹

Nous pensons que le fait très fréquent de *s* initiale dans un groupe de consonnes ne trouve pas d'application ici. En tout cas le grec $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\eta\varsigma$ et le latin *sponte* ne sauraient suffire pour attester l'existence d'une forme sanscrite *spati*. Car $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\eta\varsigma$ est apparenté au sanscrit *dāsapati*, et le latin *sponte* appartient à une série thématique dans laquelle n'entre pas

¹ Remarques sur l'étymologie et le sens primitif du mot $\Theta\epsilon\omicron\varsigma$, dans les ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON, 1ère année, p. 54 du fasc. 3.

pati. Il n'est donc pas possible de se rallier à l'hypothèse de M. Regnaud, que du reste Corssen semble avoir devancé lorsqu'il décompose le mot sanscrit *vāstospati* de la manière suivante *vāsto-spati*.¹ C'est là une erreur profonde. *Vāstospati* est en effet composé de *vāstos*, génitif de *vāstu*, et de *pati*.

Pour revenir à *vanaspati*, la difficulté d'expliquer *vanas*, alors que la forme classique est *vana*, n'est qu'apparente, puisque, nous allons le démontrer, *vanas* peut être considéré ou comme un génitif ou comme une racine.

Il peut être le génitif d'un mot *van* réellement existant d'ailleurs dans la langue et dont on retrouve des traces au locatif et au génitif pluriel dans le Rig-Véda où nous lisons *श्रेणी न वंसु*² et *गंभी वनाम्*.³ Nous voilà donc suffisamment autorisé à voir dans *vanaspati* la trace d'un génitif.

D'autre part rien ne s'oppose non plus à ce que nous voyions dans *vanas* une forme thématique. En effet en présence des composés *vanargu*, *vanarshad* on doit admettre un thème *vanar*. Dès lors on est amené à la possibilité d'un composé *vanarpati*⁴ devenu *vanaspati* par le phénomène connu de la liquide changée en sifflante. Mais il y a bien mieux, puisqu'à côté de *vanar*, nous avons aussi *vanas* qui donne directement *vanaspati*.

Nous admettons plutôt la seconde hypothèse, bien que la première soit irréprochable, parce que la seconde s'applique mieux aux composés suivants.

Il y a pour l'explication de *rathaspati* les mêmes difficultés que pour *vanaspati*, car la thème est *ratha*, "char."

Quoiqu'en disent Monier Williams⁵ et Böhtlingk,⁶ il ne faut pas songer à faire de *rathas* un génitif. Le premier de ces auteurs renvoie à *vanaspati* : le cas est bien différent puisqu'à côté de *vana* nous avons trouvé *van* et *vanas*.

Mais *rathas* ne serait-il pas le thème primitif de *ratha* ou du moins un thème coexistant avec lui ? On trouve, ce

¹ *Aussprache*, t. i. p. 580.

² ix, 573.

³ lxxxvi, 35.

⁴ Comparez *aharpati*.

⁵ *Sanskrit-English Dictionary*, p. 831.

⁶ *Dictionnaire de St.-Petersbourg*, s. verbo *rathaspati*.

nous semble, la trace d'une telle racine dans celle du verbe *rathar-yati* qui accuse nettement une forme *rathar*. Et puis les mots *πέθος* en grec, *lithus* en gothique et *ratas* en lithuanien n'appuient-ils point la conjecture d'une forme archaïque *rathas* ou *rathar*? Le parallélisme de **vanarpati* a bien aussi sa valeur.

C'est encore de la même manière qu'il faut expliquer *rādhaspati*, car à côté de *rādha*, nous trouvons *rādhas*, comme *vanas* à côté de *vana*. Et ce fait constitue une probabilité de plus pour l'existence de *rathas* parallèlement avec *ratha*.

§ 3. चतस्रति.

Force nous est d'avouer ici notre impuissance. Ce terme résiste à toute explication, car *ṛtas* n'est pas un génitif et on ne retrouve aucun vestige d'un thème *ṛtas*.

Grassmann dit bien que *ṛtaspati* est une contraction de *ṛtasyapati*, mais cette explication est peu satisfaisante.

Pour nous, nous ne trouvons pas d'autre interprétation que celle de l'analogie. Mais il restera toujours à justifier pourquoi *ṛtaspati* s'est formé par analogie de *vanaspati*, *rathaspati*, etc., plutôt que sur le modèle de *jīvapati*, *aśvapati*, etc.